

Redécouvrir Perrault

- Cécile Guilbert,
- le 18/04/2018 à 06:00
- Modifié le 18/04/2018 à 08:00

Lecture en 3 min.



Le XVII^e siècle fut le printemps de la France et je n’y pense jamais sans me rappeler cette « *fraîcheur éternelle et irrépressible* » dans laquelle Ezra Pound discernait le critère même du « *classique* ». Précieuse définition que celle qui conjugue le classicisme au présent et au futur alors même qu’il est devenu pour beaucoup d’entre nous (et pas seulement les collégiens et les lycéens ou leurs profs) synonyme de passé révolu, voire de vieillerie assommante et d’ennui poussiéreux. Car c’est toujours la même chose avec les classiques de l’art, de la littérature, de l’élégance ou du style : nous croyons les avoir dépassés, surmontés, battus sur le terrain de l’innovation et de la modernité alors que nous ne cessons d’accuser retard et lourdeur sur leur éternelle fraîcheur irrépressible.

Au fond, tous les grands révolutionnaires sont des classiques, en art comme en politique. De même que tous les vrais modernes (futurs classiques, donc) s’appuient autant sur la tradition que le goût. J’en veux pour exemple et preuve un certain Charles Perrault dont le nom ne rappelle aujourd’hui, dans le meilleur des cas, que les titres de ses contes célèbres – *Peau d’âne*, *Cendrillon*, *Le Chat botté*, *La Belle au bois dormant*, etc. – bagatelles charmantes mais d’un genre mineur dont il eût été le premier étonné qu’elles résumassent sa postérité. Mais par chance, de cet angle mort, de ces coulisses d’une scène où se pavanent depuis toujours les Bossuet, La Fontaine, Racine, Fouquet et autres Molière du Grand Siècle, un livre alerte et plaisant vient à point nommé le tirer. Signé par Patricia Bouchenot-Déchin, spécialiste de Le Nôtre et de Versailles, il accomplit parfaitement le programme qu’assignait Sainte-Beuve à tout biographe, à savoir « *entrer en son auteur, s’y installer, le produire sous ses aspects divers ; le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû le faire ; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l’on peut ; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour, dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres, fond véritable sur lequel ils ont pied, d’où ils partent pour s’élever quelque temps et où ils retombent sans cesse.* »

Et que découvrons-nous ? Pas seulement la riche et féconde existence d’un homme ayant grandi dans une famille aisée de la bourgeoisie parisienne, respiré dans sa jeunesse l’air de la Fronde, servi le pouvoir de Louis XIV avec ferveur tout en étant poète, théoricien, réformateur de l’orthographe, organisateur de l’Académie française, commis aux Bâtiments

du roi durant vingt ans et à ce titre inlassable propagandiste et laudateur du règne. Car Perrault apparaît surtout, et bien qu'il en soit le « Petit Poucet », comme le centre magnétique d'une étonnante fratrie dont les principaux membres se sont chacun illustrés à des degrés divers dans l'histoire de leur temps. L'aîné Jean est avocat comme leur père ; Pierre financier et receveur général de Paris ; Claude médecin et scientifique, architecte auteur de la Colonnade du Louvre et de l'Observatoire ; Nicolas docteur en Sorbonne très janséniste et inspirateur des *Provinciales* de Pascal. Ayant bénéficié d'une éducation exceptionnelle, ambitieux mais scrupuleux, tous brillants, passionnés et touche à tout, ils se soutiennent, s'entraident, se retrouvent dans leur belle maison de Viry-sur-Orge dédiée à la conversation, à la musique, au jeu, friands de simplicité et de joie de vivre. Si Saint-Simon loua sans jamais le définir le singulier tour d'esprit des Mortemart qui intrigua tant Proust qu'il voulut en créer un aux Guermantes, Boileau crut trouver chez les Perrault « *une espèce de bizarrerie d'esprit commune à toute la famille* », sans doute due à leur curiosité sans bornes, leur appétit du présent et de toutes les nouveautés scientifiques et techniques. La grande force de Charles, homme à inventions si fertile en projets et entreprises ? Outre l'intelligence, avoir adoré vivre en son siècle dont il était convaincu de la supériorité sur les précédents, ce qui en fit le grand champion littéraire des « Modernes » contre les « Anciens » à condition de conserver règles et raison. Et Mme Bouchenot-Déchin de conclure : « *Prônant l'art de penser par soi-même, nourri par une culture digérée et non révérée, il se fit le chanfre de la légèreté de ton et de la souplesse de la pensée contre le goût pesant et docte.* » Un programme classique, et donc d'actualité.